



**SCYLLA**

SF, FANTASY & FANTASTIQUE

CHARYBDE

*TysT*  
luvan

Jeu de rôle : Melville Tilh-Pluñvenn

Correction : Pascale Doré

Maquette : Laure Afchain

Couverture et illustrations intérieures : Stéphane Perger

Cartes et symboles : Arnaud S. Maniak

© Librairie Scylla 2022

8, rue Riesener 75012 Paris

[www.scylla.fr](http://www.scylla.fr)

Imprimé par F. Paillart à Abbeville (France)

Dépôt légal : novembre 2022

ISBN 978-29-56009-52-8 EAN 9782956009528

# TysT

luvan



## PREMIÈRE STRATE:

# Le Bas Lieu

Endormie, je n'ai jamais possédé de cartes. Je les empruntais. Je les froissais entre mes doigts, les humais entre deux embarquements.

Je ne pensais pas que ces lignes de relief rose pâle, sinueuses comme la chair des lézards, auraient un jour tant d'importance.

Cette carte-ci, je la connais bien, pourtant. Comme une chanson d'enfance dont on n'aurait jamais vu la partition. C'est la carte de la Pointe.

Je l'ai achetée à l'embarcadère, ainsi qu'un pot de miel de pays et une sorte de brioche que l'épicière appelle Fladen et dont elle me dit fièrement avoir rapporté la recette de chez elle. Ses yeux disent la flamme orange du foyer. « Chez moi, chez moi », brille la flamme orange des yeux de l'épicière.

Brioche légère du souffle de chez soi. Miel lourd du poids du pays. Carte charnue dont j'ai si souvent mangé les méandres, lorsque j'étais **endormie**, mais dont je possède pour la première fois la matière et la trame.

Car je suis **éveillée**.

Bardée de ces trois **soga**, je quitte la boutique dans un tintement de carillon.



Une fois la porte vitrée fermée, la riveraine ne me voit plus à travers. Elle m'a oubliée. Elle remonte un châle bleu sur son cou, étonnée du courant d'air. Elle arrange son éta-lage. Il y a comme un vide là, au milieu. Comme s'il man-quit une brioche, qu'elle ne se rappelle pas avoir vendue.

o

Vous dites que nous jouons, que nous crapahutons, que nous n'avons pas d'enfants et dérobons les vôtres. Vous dites que nous allons à quatre pattes, que nous rampons.

J'aimerais que ce récit vous détrompe. Je veux qu'il soit simple à comprendre. Je l'écris au présent pour vous, les endormies. Pour que vous continuiez de nous voir en rêve. Que vous cessiez de nous oublier. Que les endormies retiennent nos visages et nos entreprises, nous voient sor-tir de leurs épiceries, se rappellent nous avoir vendu des brioches.

À ma connaissance, aucune éveillée n'a jamais écrit de mémoire. Nous nous rappelons tout ce qui nous arrive après notre **éveil**.

À ma connaissance, nous ne laissons jamais rien d'écrit que vous sachiez lire.

Aucune note griffonnée à l'auberge, cœur dessiné sur le sable, liste d'ingrédients, parole de chanson... ne peut glis-ser de nous à vous. Nos quêtes bouleversent votre monde, mais rien n'en demeure jamais que des légendes.

Car vous oubliez nos traces aussi bien que nos visages.

Vous dites de la lande qu'elle retentit de nos trilles car nos paroles seraient semblables au piépiement des oiseaux



de rivage, au crépitement du goémon lorsqu'on le fume, au claquement des voiles lorsqu'on les hisse.

Vous dites que rien ne nous distingue valablement du reste du monde, qu'imaginer que nous sommes ici relève de la foi.

Je suis ici.

Dans mon sac, la brioche a dessiné sur la carte un îlot d'huile brune à l'odeur d'orange. J'y étale un peu de miel, pour que les trois sogas se mélangent et m'appellent ensemble.

Ensuite, j'écoute.

o

C'est un **nœud** très ancien.

Une crique croquée de biais à la lande, dans le fouillis mauve des bruyères, et qui forme une aspérité sableuse en demi-lune. Le roc et l'eau s'y mêlent, à-peu-près vaseux qui sent l'écaille lisse de la lotte.

Sur l'abrupt de la courte falaise, bombée comme la gencive d'un macaque, se dresse un poteau délavé dont je ne comprenais pas l'usage lorsque j'étais endormie.

C'est ainsi que vous voyez cette crique. Surmontée d'un poteau biais servant de balise aux randonneuses, mal engoncé dans un plâtras de galets qui coulent à la mer et dont une pancarte écaillée avertit de l'irréversible effondrement.

Vous vous demandez sûrement, en lisant l'avertissement : pourquoi ne pas extirper le poteau, dans ce cas, s'il met en péril la stabilité du sentier ? L'abandonner simplement au poids de ses ans ? Ou bien vous ne vous demandez rien. Comme la plupart des endormies, comme moi autrefois, vous aimez les paysages pour ce qu'ils sont. Tant



que rien de neuf ni d'inattendu ne vient les contrarier, vous les aimez. Vous aimez l'antique carcasse d'outil agricole fichée dans la campagne lasse. L'évier posé là près du chemin, où continuent de graviter les grives pour y rincer leur bec glutineux de gui.

C'est ainsi que vous voyez l'arbre de carrefour, la roue piquetée de rouille, l'ancien chemin sulfaté, luisant, lorsqu'il pleut, comme une bille de mercure, et ne menant nulle part.

C'est ainsi que vous nous oubliez.

Je m'assieds au pied du poteau, à même le sol croulant, précaire comme le dentier d'une très vieille personne, et j'écoute la chanson des sogas.

o

## **Choses qui se produisent en pays dormant comme j'écoute**

### *Couche une*

Une grande chienne rousse reste longtemps assise près de moi.

Une pêcheuse à la ligne postée plus haut, près du sémaphore, émet des sifflements en mi, lancinants et beaux.

Le soleil se couche puis le jour baisse, dans la lenteur dramatique des crépuscules de l'ouest.

Pendant tout le temps que le soleil descend, la chienne me paraît pourpre.

À la nuit bien formée, les bottes de la pêcheuse produisent des bruits de succion. Elle s'installe près de moi





pour fileter le poisson. Après quoi, elle lance à l'océan ses entrailles noires.

o

La **langue vive** n'est jamais aussi différente de la **langue dormante** qu'en matière de noms. Pour ce récit, pour vous, je nommerai les gens de la manière suivante : en pensant à la personne dont je dois parler, je laisserai mon esprit dériver jusqu'à ce que trois mots de cette logorrhée mentale sans objet me plaisent suffisamment. Exemple : **Löwen Kraft Wood**.

o

Je ne pourrais pas vous expliquer précisément comment les éveillées passent du **pays dormant** au **pays vif**, mais je sais que nous utilisons des appels. Les soga. Nous les collectons puis les écoutons chanter. Votre magie est opposée à la nôtre en ce que vous n'écoutez pas.

o

Les soga chantent et je traverse.

De l'autre côté, un corbeau est perché au sommet du poteau biais. Un grand corbeau comme il n'en vit plus, en pays dormant, que dans la taïga. Je suis en pays vif. Je suis en pays dormant. J'existe simultanément ici et là.

Les éveillées ne quittent jamais l'ici quand elles gagnent le là.



En pays vif donc, il y a des grands corbeaux à l'envergure de cerf-volant. Son cou est replet de plumes qui poussent ici dru, comme le buis chaotique des jardins anglais. Le poteau ploie sous son poids.

Il me demande à manger.

Je plonge mon doigt dans le pot de miel et le lui tends. Il pourrait aisément trancher mes phalanges. Il se contente du miel.

Sur l'eau brillante, des mouettes paressent dans une bourrasque, ballottées comme des brindilles au courant d'une cascade mince. Elles ne crient pas.

Le corbeau me chante un moment comment il se nomme. Pour vous, pour ce récit que je vous destine, je l'appellerai **Courroux Clapet Dhorst**.

Il me demande ce que signifie pour moi cette crique.

Nous ne traversons en effet qu'aux endroits où nous avons véritablement existé à l'état d'endormie. Ces endroits sont des nœuds.

Je lui raconte plusieurs souvenirs. Il y en aurait tant. Celui où j'ai vu la dame blanche. Celui de la tempête, bien avant la junte, quand j'ai marché penchée, poussant contre le vent comme une hockeyeuse qu'on entraîne à percer la troupe adverse, jusqu'à me trouver, précisément ici, immobilisée par la force hurlante. Je raconte au corbeau les larmes s'étirant de mes yeux, parallèles au sol comme des cordes de trapèzes élançés. Je lui chante le jour où j'ai abandonné la ville et mes amours immatures, avec l'intention qu'ici, mes membres tranchés repousseraient comme la queue noir et jaune de salamandres. C'était avant le solstice et le ciel était gris salé. Ou bien c'était l'automne et la brume au goût d'algue déformait les sifflements. Ou c'était



l'été et les fous passaient en longs cortèges ruisselants, à peine distincts des remous de la passe. Je lui raconte la fois où j'ai entendu les rumeurs d'une fête impossible, fantomatique et grisante, depuis le Loc'h pourtant si loin. Les fois où ma sœur me racontait d'un souffle les films qu'elle voyait à Brest, remplis de quêtes impossibles, d'adultes défectueux, méchants entre eux, aimants comme des étoiles de mer. Ici, dis-je à Courroux Clapet Dhorst, je ne me suis jamais sentie paresseuse. J'ai voulu écrire des livres, chanter des lieder, adopter de petites bestioles que j'aurais dressées à faire des choses passionnantes, devenir marinière comme mon père.

C'était avant la junte et la fermeture des frontières.

Ce détail ne dit évidemment rien au corbeau. En pays vif, il n'y a de frontières que mystiques et la junte ne serait jamais advenue.

Et tout cela ensemble – ce chant, ce récit – lui donne aussi mon nom.

Alors, sa curiosité et sa faim rassasiées, Courroux Clapet Dhorst m'invite à le suivre.

o

Ici, aucun chemin des douanières ne veine la lande et je n'ai pas réussi à faire traverser mes tennis. Je marche pieds nus dans le piquant des bruyères.

À la place du sémaphore dormant, une tour basse et trapue, peu droite, en bois. Ou plutôt, dans le bois. Elle est fabriquée de plusieurs ormes s'entrenouant pour former une paroi peu étanche. Les arbres sont vivants. Ils craquent comme des brides de cuir frottées l'une contre l'autre.



En pays vif, où tout être est une personne, on n'abat pas les plantes. On s'y allie. On attend que les branches tombent pour en faire des outils. Ou bien on les sème aux endroits adéquats.

Endormie, je lisais beaucoup sur les lieux magiques. Tokoyo, Avalon, le pays des elfes et du beau peuple. Dans ces histoires, on rencontre souvent cette phrase: «Le temps passe différemment». Ou bien: «ICI, le temps passe différemment.» C'est trop simple. Ou plutôt, ce n'est pas assez vrai.

Or, c'est pour vous dire la vérité que j'écris cette histoire. Le début de ce récit vous semblera peut-être aride. Je m'en excuse.

Je dois vous expliquer les strates.

En pays vif, les choses ne se déroulent pas en instants mais en strates. Bien entendu, les instants se trouvent dans les strates, mais à la manière d'un métronome, ils ne font pas la chanson. Ainsi, pour ériger des tours de bois, on sème. Une fois déroulée la strate relative à ce que font les arbres lorsqu'ils poussent, une habitation existe, encore vive.

Vos légendes réduisent cette magie, lorsqu'elles en parlent, à une croissance accélérée. Un abus de maîtrise humaine. Ces histoires vous trompent. Cette façon de voir les choses est sinueuse, comme une couleuvre d'eau creuserait le sable à l'exclusion d'un petit îlot émergé. Une fois cette excroissance hors du flot, l'eau l'évitera toujours. Une fois le flot passé, elle sera une colline.

Ce promontoire, cette île, est la vérité.

L'eau qui serpente autour en l'évitant est le récit que vous en faites.

Ne vous inquiétez pas: tout cela fera sens.



Nous entrons.

La tour d'ormes est occupée par une **hort** que j'ai déjà croisée en pays veuf et dont je connais le nom.

Le pays veuf est votre pays des songes. C'est le seul endroit où vous parvenez à ne pas nous oublier.

Cette hort porte de longs poils blancs. Comme une fresque sa caverne, ils déterminent son âge et son importance. Lorsqu'elle me prend dans ses bras – ce qu'elle ne fera qu'une fois –, il émane de ses longs cheveux soyeux une odeur de calendula, de raves et de gingembre.

Pour ce récit, je l'appellerai **Bibi Ziggurat Tremeneur**.

Ce qu'elle me dit, laissant parfois deviner des bouts de son visage à travers sa barbe : « Merci d'être venue. Nous sommes trois. Trois comme les sogas. Nous sommes au complet. Veux-tu nous aider ? »

Je réfléchis longtemps. Trois fois, la lumière claire puis poudrée du jour disparaît des interstices de la tour.

Les **vivantes** n'exposent jamais l'objet de leur quête lorsqu'elles demandent notre aide. Pour deux raisons. D'une part, c'est mal poli. Comme, en pays dormant, il est indélicat de dévoiler la nature d'un cadeau encore emballé. D'autre part, les quêtes sont variables et mouvantes. Chacune de nous trois doit établir sa raison de l'accomplir, et cette raison peut changer.

La décision est toujours difficile à prendre : on accepte sans savoir à quoi l'on s'engage, mais une fois la quête entamée, il est impossible de se dédire. Pas dans le sens,



comme le racontent vos histoires, où il y aurait un prix à payer. Dans le sens où c'est impossible.

La décision est toujours difficile, mais je n'ai jamais pris tant de temps à la prendre.

Cette quête est différente. Un trouble, comme un coup de pied dans la vase d'un étang, la voile.

Vous vous en doutez. Si cette quête n'avait pas été différente, je n'en ferais pas le récit.

Aveugle donc, indécise, j'attends un signe.

Lorsque, pour la troisième fois, la horta allume le feu du soir, une phalène s'y précipite et disparaît dans un grésillement de friture.

C'était le signe que j'attendais. Je dis : « Oui, je viens avec. »

o

Bibi Ziggurat Tremeneur soulève une à une les pierres chaudes entourant son foyer. Il y en a de plusieurs formes et tailles. Chaque fois qu'elle les jauge entre ses doigts velus, elle racle le fond de sa gorge. Cela ressemble au bruit que ferait une souris dans une soupière. J'aime la façon dont les horta parlent aux roches. Malgré ce qu'il adviendra de moi, je n'en serai jamais capable.

« Il faut chercher celles qui ressemblent à des personnes. Peut-être peux-tu en trouver d'autres sur la grève, en pays dormant ? »

Je traverse sans discuter.

Lorsque je me soulève du poteau, la chienne rousse s'écarte de surprise. Sous la plante bosselée et brune de ses pattes, quelques galets se déchaussent de l'argile friable,



butent contre la pancarte de protection du littoral. La chienne me suit en trotinant sur la grève.

La grand-mère de mon amie Ahez aimait ramasser les pierres « ayant une âme ». Elle prisait spécialement celles à l'effigie des **Matrones**.

Le vent est fort.

Comme nous marchons, les galets crissent les uns contre les autres, à la façon de billes dans un sac. Je me demande soudain si Mme Urcun était une éveillée. Et si les Matrones, dont elle cherchait le visage partout au sol, n'étaient pas des vivantes.

J'avance face au vent, penchée comme une vigneronne ou une planteuse de pommes de terre. Le nez, le front dans la suspension de sel et de plancton qui baigne le rivage.

Je trouve deux galets compliqués. L'un m'évoque la face grise d'un éléphant, un œil de mica noir encroûté dans un pli de basalte, un début de trompe qui s'enroule et se replie, façon donut ou koulouri. L'autre trouvaille est rose. Lorsque j'étais enfant et qu'on coloriait les visages, on avait le choix entre le rose et le marron. Ou bien on optait pour le silence morbide de la page derrière, et nous avions alors des colonies de zombies livides. Zombies au pique-nique, morts vivants à la plage, marchande vampire et autres danses macabres. Je choisissais toujours le marron. Personne n'est rose à moins d'avoir la scarlatine. Personne sauf ma deuxième trouvaille.

Un galet oblong, creusé aux endroits des seins et des hanches, une excroissance mince en lieu de tête.

Les poches bombées, je me rassieds. Une vague inattendue se déploie sur la courte falaise de la crique, choque un replat, et je suis de l'autre côté.

Mes chaussures n'ont toujours pas traversé.



o

Les ongles de la hort sont noircis de suie. Le parapet protégeant son foyer est édenté de ses propres trouvailles : un oiseau de granit, le poitrail enkysté de paillettes argentées comme le ventre d'une grive ; un visage humain évanescent, évidé aux joues ; un très court poney brun que je ne distingue qu'après de longues explications.

Courroux Clapet Dhorst sort de la tour, par son sommet, et nous crie de le rejoindre dehors.

Bibi Ziggurat Tremeneur empaquette un fromage de ration dur – interminable bloc couleur de beurre rance, du pain de route et des algues séchées.

Lorsque nous partons, la lune est claire. Derrière nous, les ormes de la tour soupirent et resserrent leurs branches autour du feu pour l'étouffer.

Une fois abandonnée, l'habitation redevient à l'œil nu une congrégation d'arbres s'élevant en cercle.

o

## **Choses qui se déroulent au pays dormant comme j'écoute**

### *Couche deux*

Un bateau apparaît derrière l'île aux chèvres, ajoute un peu de clapotis au trafic du rivage.

Je ferme les yeux et m'endors.

Le voyage en ferry depuis l'outre-mer m'a éreintée. Une tempête nous a prises au départ. Par les vitres de la





classe assise, je voyais tantôt le fond marin, tantôt le ciel en larmes. Et ce ballottement m'a empêchée de dormir.

J'avais ramené d'outre-mer un paquet de chips au vinaigre et une flasque de très bon whisky, qui m'avaient servi de soga pour traverser à Brighton. Je les ai consommés le matin pour m'éviter de basculer contre mon gré en pays vif. La tempête, en effet, m'a chanté durant tout le trajet d'approche entre Brest et la Pointe.

Certains appels se passent de soga. Une éveillée peut traverser malgré elle, hors d'un nœud, mais seules les plus expérimentées reviennent de ces quêtes urgentes non consenties.

Je n'en veux pas aux vivantes de nous attirer ainsi. Le pays vif est fait de quêtes. C'est ce qui le fabrique. Et aucune ne se résout sans éveillée. Le pays vif est fabriqué de trames et de nœuds. D'inachevables tapisseries de faits et de chants. Sans ce tissage ininterrompu, le pays dormant, flottant en surface du vif, n'existerait pas. Il tomberait dans un vide de bois creux mangé des vers.

Les quêtes du pays vif sont le mycélium du pays dormant. Votre histoire, vous le comprendrez au terme de ce récit, en est la fructification.

Comme je revenais d'outre-mer donc, la tempête m'a chanté de basculer en pays vif, mais je n'ai pas osé. Je ne suis pas assez solide, pas assez lestée. J'ai peur de me perdre en traversant hors d'un nœud.

Löwen Kraft Wood, pourtant bien plus expérimenté que moi, m'a raconté avoir failli ne jamais revenir d'une quête forcée.

Je ne dois pas me perdre en pays vif.



La tempête a fait rage, j'ai résisté au basculement comme Ulysse aux sirènes, j'ai mangé des chips au vinaigre et bu du whisky au petit déjeuner et je suis fatiguée.

Le ronron lointain du bateau de pêche me plonge dans le sommeil.

Une courte sieste.

Je me réveille

Une classe de voile passe en piaillant dans de grands flocs de gréements mouillés.

L'amour que j'ai pour cet endroit me gonfle la poitrine.

La chienne hoquette et se mordille la patte.

Lorsque la nuit tombe, je suis heureuse.

o

Je sens la présence rassurante de Courroux Clapet Dhorst, mais ne le vois que lorsqu'il voile la lune à la manière d'une éclipse.

Nous marchons vers l'est.

Là où, en pays dormant, s'étire la langue craquelée d'une petite route asphaltée sur laquelle clopinent tantôt les vaches, tantôt les saisonnières, continue longtemps de croître ici une lande noueuse, aux buissons si hauts qu'il me semble avoir rétréci à l'encolure d'un chihuahua.

Des **foha** nocturnes, minces et luisantes comme des anguilles, glissent devant nous, s'enroulent à nos chevilles. Je m'alarme un moment de l'une d'elles, qui grimpe le long de ma jambe jusqu'à la ceinture, et s'arrime à ma cuisse.

Elle a de profonds yeux violets et me regarde fixement. Pourtant, elle ne me chante rien. Est-elle muette ?



J'entends distinctement la chienne japper de l'autre côté. M'y suis-je laissée retomber ?

« Elle n'est pas muette, déclare Bibi Ziggurat Tremeneur avec un certain agacement. Tu ne peux pas l'entendre. Elle a jeté son dévolu sur toi. Accepte et avance. »

Les vivantes s'étonnent souvent de notre méconnaissance de leurs lois. Parfois, je me demande si elles ne sont pas humiliées de devoir nous éveiller pour accomplir leurs quêtes.

Mais je réfléchis sûrement comme une endormie.

J'accepte et j'avance, lestée d'une foh nocturne.

o

Nous marchons un moment. Mes pieds nus saignent.

De là où nous sommes arrivées, nous dominons la Pointe. La lune tombe, argentée comme elle ne l'est jamais de votre côté, dans l'eau étrangement calme de la passe. Au loin, il me semble distinguer les zébrures hérissées d'Ys.

Certains nœuds ont des noms courts, des noms simples qu'il suffit de siffler pour partager. Vous entendez Ys comme nous l'entendons. Elle nous est commune, ne dépend d'aucune chanson car existe en deçà du langage Si vous habitez de ce côté-ci de ce continent-là, vous la connaissez, vous portez en vous l'île d'Ys, ce qu'elle signifie de promesses et de catastrophes.

La foh a pris ses aises sous mon aisselle, où elle pend à la façon d'un holster. Elle est légère et tiède. Je la sens respirer comme un biniou qu'on enfle et qui pousserait avec lenteur, de son propre chef, une chansonnette inaudible. Enfler. Désenfler. Recommencer. J'espère que



notre quête nous mènera en Ys, mais il serait mal poli de demander.

o

Nous entrons dans des ruines basses.

Des murets de pierre, rognés au sommet, forment un labyrinthe en escabelle, aux sinuosités duquel s'amassent des feuilles mortes, des terriers et des plantules. Le méandre serait angoissant pour qui ferait la moitié de notre taille, mais nous ne sommes ni des korrigans ni des enfants, et nous avons un corbeau. En conséquence de quoi, nous savons parfaitement où nous allons : au milieu.

Des chouettes invisibles – ou peut-être des choucas – frôlent mes tempes. Lorsque j'entends venir d'elles un cor de chasse sidérant, je me demande s'il ne s'agit pas d'ectoplasmes.

« Le **geist mineur**, dit simplement Bibi Ziggurat Tremeneur. Il voit que tu es là. Il espère que tu as la réponse ».

Je sens comme des doigts parcourir mon crâne.

En pays dormant, où je suis toujours adossée au poteau, la chienne rousse s'alarme et bondit.

« Sais-tu ce qui se trouvait autrefois ici, de ton côté du monde, éveillée ? »

La voix du geist mineur est fabriquée de trois timbres différents, qui ne s'accordent pas, chacun tirant de son côté du spectre sonore, comme pour dérober aux deux autres leur souffle et leur sens. Le résultat est une musique inédite à mes oreilles, à la limite du supportable.

La foh se laisse couler de mon aisselle et m'abandonne.

Je réprime une nausée et fouille ma mémoire.



Sur les pierres des parois tombées de l'ancien labyrinthe, la lune fait apparaître les traînées irisées de pistes d'escargots. Je ferme les yeux et me rappelle.

Qu'y a-t-il à cet endroit du pays dormant ?

Ici, sur les hauteurs du bourg, les yeux de ma mémoire voient de longues fermes basses où l'on danse en été et qu'on ferme l'hiver pour se gorger de l'haleine des vaches.

Ici, des jardins clos contre le vent, comme ceux qu'on trouve sur les îles grecques, leurs murs bien plus bas, car il s'agit de protéger du vent, non du soleil.

Je me rappelle que les vélos y crissaient beaucoup, car la pente est rude.

Je me rappelle les remorques de la poissonnière, de la crèmière et de la bouchère qui s'y installaient une fois par semaine.

La bouchère s'appelait Telig. Elle faisait une andouillette remarquable. La tirelimusique de la poissonnière rappelait l'*Hymne à la joie* de Beethoven. « Je suis une nostalgique de l'Europe », disait-elle. Son père était mort pendant la troisième guerre.

Ici, sur les hauteurs du bourg, les yeux de ma mémoire me racontent beaucoup d'histoires, mais je doute que le geist mineur s'intéresse à l'andouillette de Telig.

Courroux Clapet Dhorst tiquetoque nerveusement une vieille coque de noisette oubliée par l'automne. À l'entendre, un début de chanson s'enroue dans ma gorge.

« Nous sommes toutes les saisons », commencé-je.

Les autres m'écoutent.

Le geist se détache de moi, je le sens au vent qui tombe.

Je m'assieds en tailleur au centre du labyrinthe et déploie la carte.



Je passe deux doigts sur les lignes de relief rose pâle, massées en bourrelets surgras à l'endroit où nous nous trouvons, pour y former une motte oblongue.

« Nous sommes toutes les saisons. Vous êtes les trois premières. Il vous manque la quatrième, qui est celle du sommeil. Nous sommes le printemps, l'été et l'automne. Et puis l'hiver. Ici, on a terré des mortes. Ici se trouvait le terrier d'effort, de sueur et de pierres des deuils passés et de ceux à venir. Nous qui sommes toutes les saisons, nous les prenons ensemble, ces mortes jamais vives. Tendons, cartilages et poils. Été, automne et printemps. Hiver. Des gens déposaient ici leurs aimées ensemble. Et le cairn est l'équivalent couché d'un nid de perruches vertes. Le cairn est l'humus de la tendresse humaine, l'humaine de la tendresse humique. Ici de mon côté du monde se trouvaient autrefois des tombes. »

Je replie la carte en me rappelant qu'humus et humaine partagent la même racine. Celles qui peuplent la terre. Escargots, horta, corbeaux, foha, éveillées, endormies, vivantes : toutes humus ? Le geist tonne alors de ses trois voix mal assorties : « Je sais maintenant qui je suis » et nous chante son nom.

Une mélopée presque inaudible tant elle est discordante, et sur laquelle le soleil se couche plusieurs fois.

Lorsque le geist a terminé de chanter, il disparaît. Ou plutôt, puisque ce récit vise à la vérité, disons qu'il termine. La fin de sa mélopée est sa propre fin.

Le geist était la mélopée.



Bibi Ziggurat Tremeneur pousse un grand bâillement, sort les galets de son sac et les dispose en rang. Le soleil émerge tout juste de derrière la houppette de sorbiers montrant l'est. Les oiseaux ont déjà atténué leur chanson matinale.

Courroux Clapet Dhorst sautille devant le rébus d'effigies minérales que la hort vient d'aligner comme une farandole de bacon pour le petit déjeuner. Il oscille de l'une à l'autre, penche drôlement la tête. Je suis encore assise et remarque que le sommet de nos crânes arrive à la même hauteur. Quelle bête! Quelle encolure! Qu'il devait être étrange de les voir sillonner nos cieux, autrefois! Picorer nos jardins comme de larges buses foncées. Mais ce temps est révolu pour qui n'habite pas la taïga.

Le corbeau opte pour l'effigie d'éléphant, que la hort enterre avec cérémonie au centre de la ruine. Alors les murs se rebâtissent et nous voilà cernées par un véritable labyrinthe, aux galeries si étroites que mon cœur bat la chamade.

Je ne voudrais pas que vous pensiez que les murs se sont redressés de manière accélérée. En un sens, c'est nous qui sommes restées. Les murs ont pris le temps qu'il faut à des murs pour se rebâtir. Nous avons attendu que cette couche d'histoire arrive à son terme, car il est important, dans la réalisation de cette quête et de toutes les suivantes, que nous témoignions des choses.

La hort me coupe une lamelle de fromage. Je la mâche lentement et je sombre dans le sommeil.

Nous ne nous rejoignons pas en pays veuf.



## Choses qui se déroulent au pays dormant comme j'écoute

### *Couche trois*

Sur la grève, un enfant saute comme un cabri de roche plate en roche plate, assuré sur ses pieds violets de froid. Un autre le suit, lent et peureux. J'ai toujours été celle qui sautait devant. Elles sont nombreuses à m'en avoir fait le reproche. Je ne comprenais pas comment on pouvait ne pas suivre, se figurer la distance entre deux boulders comme un ravin infranchissable. Car j'ai le vertige et ce n'en était pas. C'était un saut juste, un juste risque. Rien ne me faisait imaginer trébucher. Et les vasques prisonnières de ces creux étaient des océans verdâtres et beaux, translucides. Et la suspension dans laquelle je me trouvais d'un point à l'autre du champ de bataille minéral n'était pas tant une acrobatie qu'une manière de me tenir debout. Pour moi, c'était cela marcher. Marcher était l'acte de sauter de roche en roche sur cette grève accidentée. Dès que je regagnais le chemin droit, aplati par les semelles des riveraines, je tanguais comme une marinière de retour sur la terre ferme après un long voyage mouvant. J'avais le mal du sentier.

Un vieil homme à son tour vient arpenter le rivage. Il soulève quelques galets, les soupèse, en choisit deux, visiblement les plus lourds, et repart.

Une enseignante suivie d'une myriade pépiante de jeunes.





Le reflux bouillonnant de la marée basse, assourdissante des bêtes délivrées d'eau qui crépitent et suffoquent dessous.

o

Je me réveille car mes pieds chatouillent. Bibi Ziggurat Tremeneur est penchée sur moi. Elle applique une pâte granuleuse sur mes plantes écorchées. Je sursaute. « Les chaussures sont à peu près le pire de ce qu'on peut échouer à faire traverser », dit-elle. Elle continue de me soigner en faisant de longs « teuteuteu ». Après un moment, tandis que Courroux Clapet Dhorst tente de picorer le remède : « Ce sont des baies d'imogénier. Elles ont un goût très amer, mais les corbeaux en sont friands ». Je souris en pensant que je sèmerai de nouveaux imogéniers en marchant. Qu'on retrouvera les traces de notre quête d'ici à ce que les graines éclosent et forment une haie clairsemée, singulière.

Bien sûr, il ne s'agira pas des seules traces.

Le remède brûle et je me sens Hansel et Gretel.

o

Les chaussures, en effet, sont à peu près le pire de ce qu'on peut échouer à faire traverser. Car si je veux repasser en pays dormant, le vôtre qui est encore le mien, je ne dois sous aucun prétexte me vêtir ici. Même, disons, un nœud de cravate, une ceinture ou un bracelet de force seraient irrémédiables.



Vos légendes racontent qu'il ne faut jamais accepter de nourriture des fées, qu'on leur appartient à jamais. C'est en partie la vérité. Voyez-vous, il arrive que les endormies traversent. C'est rare et catastrophique. Ça se déroule par accident à travers le pays veuf. Si vous vous assoupissez sur un nœud potentiel, un endroit où vous avez existé pour de vrai, que ce soit une boîte de nuit ou le grenier de votre grand-mère, et si vous faites un certain type de rêve, alors vous pourriez traverser malgré vous et ce serait catastrophique. Tout ce que vous feriez en pays vif – manger, mais pas que – vous empêcherait de rebrousser chemin.

Pour nous autres éveillées, les choses sont un peu semblables, un peu dissemblables. Par exemple, nous ne devons sous aucun prétexte nous vêtir. Ni tomber en amour.

Heureusement, ma dernière quête m'a conduite à Brighton. Ses odeurs de friture et ses plages interminables. J'y ai gagné de la corne car nous marchions pieds nus.

o

«As-tu foi en tes sogas?» me demande la hort.

Elle se redresse et fait craquer son dos.

J'hésite à lui répondre. J'ai conscience de mon manque d'expérience. Je suis éveillée depuis peu. Vingt ans à peine. Löwen Kraft Wood ne m'a gardée en apprentissage que cinq ans. Je me suis toujours demandé si sa confiance était justifiée ou s'il était simplement las de ma compagnie. En guise d'adieux, il m'a dit: «Tu dois suivre ton propre chemin, désormais. Une personne moins orgueilleuse que moi te dirait sûrement "je peux me tromper", mais je ne me trompe jamais.»



Qui plus est, j'ai échoué à faire traverser mes tennis. Mes pieds poisseux ne plaident pas exactement en ma faveur.

« Le geist a libéré le portail, reprend Bibi Ziggurat Tremeneur. Nous pouvons grimper. Tes sogas sont-ils assez puissants pour t'ancrer ici? »

En pays vif, il existe, entre autres régions, le **bas lieu** et le **haut lieu**. Nous voyageons de l'un à l'autre au moyen de portails. Pour les vivantes, le voyage est anodin. Chaque fois qu'une éveillée passe un tel portail, en revanche, elle risque de disparaître dans l'interstice.

Un jour que j'accompagnais mon parrain dans une quête particulièrement compliquée – « Désolé, je t'avais promis un Paris-Brest et c'est un baklava », m'avait-il dit en guise d'excuse –, on est sortis in extremis du haut lieu au moyen d'un sog très puissant. Un gros réveil mécanique dont les aiguilles étaient les bras d'un rat et qui a sonné comme un diable de gros réveil mécanique pour nous ramener à notre point de départ, en pays dormant, sautant allègrement la case du bas lieu, dans le dortoir d'un collectif cévenol. Toutes les dormeuses de notre dortoir ont été éjectées de leurs lits superposés. « Un beau cirque », de l'aveu de Löwen Kraft Wood, qui avait pourtant l'habitude des cirques.

Je réponds simplement à la hort que je ne sais pas. Que j'espère.

De l'autre côté, je gratte la chienne rousse derrière les oreilles et sur l'avant de son petit crâne plat. Elle me regarde avec dévotion.

« Je suis prête à prendre le risque », dis-je à mes compagnes.

Le corbeau pousse un cri rauque qui pourrait être un rire étranglé. La hort hausse ses sourcils broussailleux.



« Pardon, je viens avec », rectifié-je en employant la formule de consentement consacrée.

o

« Toutes les chansons qui fabriquaient le geist, toutes vos mortes, bouchaient le puits », explique Courroux Clapet Dhorst en récoltant des brindilles, dont il fait un monceau.

Il a dû s'aviser que j'étais nouvelle et ne comprenais pas tout. Je le tranquillise en lui disant mon point de vue : « De mon côté, les gens ont oublié le cairn, oublié nos mortes empaquetées là. »

Bibi Ziggurat Tremeneur hoche la tête. Elle a sorti une pierre à briquet, qu'elle regarde d'un air drôle. Je déchire un bout de carte, un lambeau de pleine mer, que j'ajoute au bûcher du corvidé. Ce bout de territoire marin me hante aussitôt. J'ai la sensation d'avoir commis un sacrilège en le lacérant. De m'être en quelque sorte tranché la peau.

Endormie, pendant mes études de musique, j'ai souvent été saisonnière. Cerises. Vendanges. Beau blé qu'on ligature au toit des granges. Et puis fanage, alpage, la transhumance et ses longues heures de veille au loup. Pendant les repas, j'ai entendu de nombreuses légendes de puits surnaturellement mécontents. Ici, une rue appelée rue des Morts, car on y a jeté les cadavres de l'ennemi jusqu'à ce qu'il dégorge. Là, une fiancée éconduite s'y pend ou s'y noie. Des amantes maudites, des nouveau-nées dont on ne voulait pas et dont l'amas de petits torsos, de petites têtes et de petits membres faisait que ça remon-  
tait, que ça glougloutait. Les endormies le savent au fond



d'elles-mêmes : les drames dont on perd la mémoire, ou dont on approxime la féroce réalité, forment une sorte de farce, de tambouille. Une croûte incarcérée dans sa propre matière. Kyste, cancer et puits maudit.

De ce côté-ci du monde, en pays vif, ça embourbe les portails entre niveaux.

«Adat!» éructe Bibi Ziggurat Tremeneur en allumant le feu. «Adat», un mot parfait et rond, qui sert souvent à la magie d'ici et qui – je m'en rends compte pour la première fois en l'écrivant – est l'envers de «Tada».